

## Je suis snob

Pierre-Luc Landry

---

Number 8, 2008

Dépanneurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2480ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Landry, P.-L. (2008). Je suis snob. *Biscuit Chinois*, (8), 62–69.



## **Pierre-Luc Landry**

Pierre-Luc Landry étudie aux cycles supérieurs en littérature et création. Il s'intéresse au roman contemporain. Cela étant dit, il est fasciné par la poésie, bien qu'il n'y comprenne pas grand-chose. Pierre-Luc est très ambitieux et très inspiré : il travaille à l'écriture d'un roman et s'adonne, en parallèle, à une correspondance pseudo-intellectuelle sur le méta-exotisme avec une collègue tout aussi ambitieuse, et à l'écriture à quatre mains d'une bande dessinée très actuelle avec une amie tout aussi inspirée. Il aime cultiver le mystère en ce qui le concerne, même s'il n'est pas du tout mystérieux. Il n'a pas encore trente ans.

# je suis snob

Je suis snob. Je suis très snob. Avec Internet, aujourd'hui, c'est d'autant plus facile. Et ça m'amuse.

Je fouille un peu, puis je tombe sur une station de radio que l'on peut écouter en ligne, une station israélienne, tiens. J'écoute, je note.

Je descends les escaliers. J'ouvre la grande porte de l'immeuble – toujours verrouillée, il va sans dire. Je pose le pied droit sur le pavé, toujours le pied droit, jamais le gauche.

Je marche un peu. J'arrête devant le kiosque à journaux. J'achète quelque chose dans une langue étrangère, puis je prends *Le Nouvel Observateur*. Je ne le prends pas moi-même. Je le demande à la femme derrière le comptoir, en prenant bien soin d'abrégé : « *Le Nouvel Obs*, s'il vous plaît ». Je ne le lis jamais.

Je marche encore un peu. Je m'arrête chez l'épicier. J'achète des avocats et des légumineuses. Je prends du saumon et du thon rouge – que je fais couper moi-même par le poissonnier, évidemment. Je prends aussi un fromage fort et, au rayon des produits biologiques, je pose quelques

questions au commis d'étalage qui ne comprend jamais de quoi je lui parle.

Puis, je marche encore. Je me rends au bout de la rue, chez le disquaire. Sans regarder sur mon petit papier – quand même ! –, je lui demande le dernier disque du groupe entendu à la radio ce matin. À tout coup, il ne sait pas de quoi je parle. Il fait quelques recherches et m'annonce que ce n'est pas dans sa base de données. Je tourne les talons, l'air triomphant.

Je suis snob. Je suis très snob. Je n'aime pas particulièrement la musique israélienne. Je n'aime pas vraiment la musique, de toute façon. Je n'aime pas non plus le tartare, mais je m'efforce de ne pas en laisser dans mon assiette – le poisson cru se gâte très vite dans les ordures.

Chez moi, tous les murs sont blancs. Peints en blanc. Un blanc cassé, qui tire sur le crème. Les meubles sont tous foncés. Des teintes oscillant entre l'ébène et le bourgogne. Il y a quelques napperons de dentelle posés sur des buffets, ici et là. Sinon, des tissus coûteux ornent les fenêtres et des tapis importés reposent sur le sol de bois franc.

J'invite toujours quantité de gens chez moi. Des gens que je connais à peine. À qui je sers des salades d'avocat, des plateaux de fromages. Je laisse traîner les journaux sur une table à café et discute de façon superficielle des enjeux internationaux dont les chroniques font état. Je leur sers des cocktails compliqués, faits à base d'alcools difficiles à trouver, que je me suis parfois procurés en voyage « à l'étranger ».

Je voyage beaucoup. En première classe. Avant de partir, je visite la librairie du quartier. Je demande, par exemple, *La Fin de la philosophie et la tâche de la pensée* de Martin Heidegger. Ils doivent commander, bien souvent, sinon je m'étonne qu'ils aient en stock ce dont j'ai besoin. Je soupire un peu quand on m'annonce les délais : « Je dois partir dans quelques semaines pour un voyage d'affaires aux Émirats Arabes Unis, monsieur... ». Dans l'avion, je lis un peu. Ça m'ennuie beaucoup, alors je fais semblant. Je prends un air concentré et je m'assure qu'autour de moi on sache que je suis fort intelligent et que je ne consomme pas n'importe quel produit culturel à la mode.

Mes destinations de prédilections sont celles que l'on ne considère pas ou que l'on juge trop chères. J'ai toujours une bonne raison de m'y rendre : j'assiste à une conférence au Groenland, je suis l'un des invités d'honneur du prince Hans-Adam II de Liechtenstein, je dois rencontrer des investisseurs potentiels durant un cocktail dînatoire à Hong Kong, etc.

Lorsque quelqu'un me demande ce que je fais dans la vie, je reste évasif, flou. Moi-même, de toute façon, je ne comprends pas très bien mon emploi. C'est ainsi que j'aime que les choses soient.

Je suis snob. Quand je parle, j'essaie d'intégrer à mon langage des anglicismes bien choisis. Pas les anglicismes syntaxiques qu'utilisent la plupart de mes compatriotes québécois, non. Des anglicismes terminologiques, plutôt, comme le font les Français. Mais je ne prononce pas les th comme des sz, quand même ! Je montre que je suis bilingue. J'utilise aussi certaines locutions latines. *Ad hoc*, par exemple, ou encore *per se* ou *in media res*.

Je suis snob. Je suis très snob. Mais lorsque je me couche, tard le soir, mon lit me paraît bien grand.

Je ne ferme pas les rideaux. Le clair de lune s'infiltré par la grande fenêtre. Je repose sur les couvertures, nu, seul dans l'obscurité bleue. Je regarde mon corps trop grand, trop mince. J'observe mes mains. Je bouge un doigt et le mouvement m'impressionne. Quelle volonté si puissante parvient ainsi à bouger un membre, articulé – certes –, mais qui ne possède pas de vie qui lui est propre ? Je n'y comprends rien et, par moments, j'aimerais pleurer.

Je me contente de regarder par la fenêtre. L'hiver, je vois dans la lumière du lampadaire la neige qui tombe doucement. Dans ma tête, j'entends un peu de musique que je ne connais pas. Qui vit en moi, j'imagine, mais que mon snobisme m'empêche de saisir.

Parfois je m'endors.

Je n'ai jamais été amoureux. Les transports émotifs ne m'émeuvent pas. Ils m'agacent davantage qu'ils m'attendrissent.

Je regarde tout le monde de haut. Je juge chacun. Bien entendu, je me considère supérieur au peuple qui déambule sous ma fenêtre.

Toutefois, la nuit, au cœur de mes insomnies, j'essaie de m'imaginer ce que c'est que d'aimer quelqu'un. Je me verse un verre de vin blanc que je bois en regardant la lune. J'écoute un disque de jazz recommandé par un spécialiste à la radio, parce que j'ai déjà lu quelque part que le jazz est aux gens fortunés ce que le blues est aux populations en détresse. Et, tout le monde le sait, le vin blanc et le clair de

lune s'harmonisent parfaitement aux vieux saxophones et aux trompettes du début du XXe siècle. *That, my friend, is the extent of my musical knowledge.*

Je ne me contente pas d'un verre. Je termine la bouteille. Il n'est pas question de conserver le reste pour une sauce ou un ragoût. Puis, j'appelle un taxi.

En attendant la voiture, j'enfile quelques vêtements inhabituels. Un pantalon de coton ouaté et un chandail trop large. J'enfonce une tuque sur ma tête et je m'assure de laisser dépasser des cheveux sur mon front. Je mets des lunettes de soleil très foncées et j'enfile des espadrilles blanches. Devant le miroir, je récite quelques phrases en espagnol et je rigole un peu. Je me prends pour un Mexicain ou un Chilien. Quelque chose du genre. Je n'ai jamais pensé grand bien de ces populations. Je les trouve trop théâtrales, trop grossières. Toutefois, l'illusion est parfaite.

Le taxi klaxonne. Je descends.

Je demande au chauffeur de me conduire en dehors de la ville. Quelques dizaines de kilomètres au nord. Je loue un petit appartement dans une banlieue pas très éloignée. La course me coûtera plusieurs dizaines de dollars, mais je n'en ai rien à faire. Je n'irais tout de même pas jusqu'à prendre l'autobus.

À destination, je descends toujours quelques rues avant mon appartement. Il y a un dépanneur au coin de deux artères. La porte fait véritablement le coin. L'immeuble n'a que deux étages et sa façade est recouverte de vinyle blanc. Les volets et la marquise sont peints en rouge et la couleur commence à s'écailler. Le dépanneur est ouvert toute la

nuit. Une clochette annonce à l'employé que je viens de franchir la porte de son établissement.

Il lève les yeux du livre qu'il tient appuyé contre ses genoux. Son regard est légèrement condescendant. Je dois ressembler à n'importe quel spécimen de la clientèle désargentée qui fréquente son commerce la nuit. Il m'informe qu'il est trop tard pour acheter de l'alcool. Je sais très bien tout cela.

Je souris au commis et je me dirige au fond. Je passe la porte à battants et je me retrouve dans un autre monde, où l'individualité de chacun est reléguée ailleurs, où il n'y a que des désirs et leur satisfaction. Je regarde toute cette pornographie et je suis enchanté. Je retourne au comptoir où le commis est toujours plongé dans sa lecture. Il lève les yeux et me voit approcher avec deux boîtiers vides.

— J'aimerais louer les deux films suivants. Et nul besoin de vérifier les titres avec moi, ce sont véritablement ceux-là que je veux écouter ce soir.

Il soutient mon regard, surpris de me voir utiliser un niveau de langage aussi élevé. Ou peut-être joue-t-il le jeu, peut-être fait-il semblant d'être surpris pour satisfaire mon plaisir. Il passe les objets de ma convoitise sous le lecteur optique et me demande si je désire un sac. Je lui demande un paquet de cigarettes, des Gauloises. On n'oublie pas qui l'on est, jamais.

L'appartement est tout petit. Une seule pièce sert de salon, de cuisine et de chambre à coucher. Le tapis est ras et gris. Les murs sont beiges. Il y a une minuscule salle de bain. Un divan lit et une télévision meublent le coin salon,

tandis qu'une table et deux chaises font office de salle à dîner.

Je choisis au hasard l'un des deux films.

Mon plaisir est total si je parviens à m'imaginer précisément les yeux du commis posés sur moi, leur air condescendant, si je reconstruis mentalement et de manière parfaite le bleu de ses yeux.

Je suis snob. Je suis très snob.